

L'ESTUAIRE



*« Mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde »
« Albert Camus »*

No 93-94
Avril 2022

Association
Suisse-Israël VD
Site Section Vaud
<http://www.szuisse-israel-vaud.ch>
Site national
<http://www.suisse-israel-vaud.ch>

CCP 10 236-14-0

0

+

Email : lestuaire@bluewin.ch
Ou
vaud@suisse-israel.ch

Autres sections ASI en Suisse

e
Bâle

Berne

Genève

Suisse Orientale

Schaffhouse

Tessin

Vaud

Suisse Centrale

Zürich



*(« Izambard. Izambard, t'es-tu perdu
ccherchant la nénéuse ? »
(Pierre Seghers - L'anthologie des Poètes)*

ASSOCIATION SUISSE-ISREL -VAUD

Présidente : Jacqueline Clément-Tanner Vice-président et trésorier : Dr Benjamin Dwir
Dr Jean Neayroud (Vice-président ASI Nationale) – Gabriel Setton – Marion Clément – François Vallotton

Membre d'honneur : Dr François Clément – Fondateur de la Section ASI Vaud

L'Estuaire

Le Comité ASI VD

L'Association Suisse-Israël -Section Vaud

*veut témoigner de sa solidarité
de son soutien
et de sa grande amitié avec
Israël et avec nos amis israéliens
dans cette nouvelle période
de terreur*

*A vos familles de là-bas, amis
d'ici, à nos familles de là-bas
nous d'ici, toute notre affection*

ISRAËL. La plus haute tour solaire du monde s'élève dans le désert



En plein désert israélien, ingénieurs et ouvriers construisent la plus haute tour solaire du monde. Un projet gigantesque.

MIROIRS. Quand elle entrera en service fin 2017, la tour Ashalim culminera à 240 mètres et sera visible à des dizaines de kilomètres à la ronde dans ce désert rocailleux du sud d'Israël. A ses pieds s'étendra un champ de 300 hectares (l'équivalent de plus de 400 terrains de football) de miroirs qui redirigeront les rayons du soleil vers le sommet de la tour dans une partie appelée le "chaudron" et qui ressemble de loin à une ampoule géante. Le chaudron, dont la température atteindra 600 degrés Celsius, génèrera de la vapeur qui sera ensuite canalisée vers le pied de la tour où l'électricité sera produite. Cette tour devrait fournir 2% de l'électricité du pays (121 mégawatts) soit l'équivalent de la consommation d'une ville de 110.000

foyers. Le chantier, dont le coût est estimé à 500 millions d'euros, est financé par le groupe américain General Electric qui a racheté la division énergie du Français Alstom, et par le fonds privé d'investissement israélien Noy. L'Etat israélien, qui a lancé en 2013 l'appel d'offres pour ce projet pharaonique, s'est engagé à acheter l'électricité pendant 25 ans. Il prendra un pari sur l'avenir en achetant au-dessus du prix du marché. L'énergie produite par une tour solaire "est deux à trois fois plus chère à la production que l'électricité des centrales classiques au charbon ou au pétrole", explique à l'AFP le directeur du projet, Eran Gartner, à la tête du consortium Megalim qui mène les travaux. "L'Etat accepte de miser sur cette technologie (...) pour justement parvenir à baisser à terme ces coûts", remarque-t-il.

Nécessité stratégique



Pour assurer sa transition énergétique, une nécessité stratégique pour un petit pays de huit millions d'habitants isolé au Proche-Orient, Israël s'est en effet engagé à recourir à 10% d'énergies renouvelables d'ici à 2020. Le solaire fait déjà partie du quotidien des Israéliens qui chauffent leurs ballons d'eau chaude grâce à des panneaux posés sur leur toit. La députée d'opposition Yaël Cohen, chef du mouvement Vert en Israël, juge toutefois que le pari de la tour Ashalim est trop osé, voire mégalomane. "C'est clairement la dernière fois qu'Israël peut se permettre de voir les choses en si grand, sur un si grand terrain, avec un cahier des charges si exigeant et des prix si élevés ; personne ne répondra plus à des appels d'offres

aussi compliqués. En coulisses les entrepreneurs s'arrachent les cheveux", estime-t-elle. "Nous sommes dans une situation où ne ne pouvons pas regarder simplement l'aspect économique. Israël n'a pas d'autre choix que de diversifier ses sources d'énergie pour renforcer son indépendance énergétique, d'abord pour des raisons sécuritaires", juge pourtant Eitan Parnass, directeur de l'association israélienne pour les énergies renouvelables. Jusqu'à maintenant les cinq principales centrales électriques israéliennes fonctionnent au charbon et au gaz naturel. Or l'Etat hébreu doit importer une partie de son gaz d'Égypte.



NZZ am Sonntag, 28 Nov 2021

Les leçons du débat sur la collection Bührle

La perte de biens culturels résultant de régimes illégaux occupera la Suisse à l'avenir. Il faut donc de nouvelles idées pour une voie viable vers l'avenir, estime Jacques Picard

À partir de 1933, lorsque les nazis ont établi leur dictature, l'expropriation, la privation des droits et finalement l'assassinat des Juifs en Allemagne et dans les territoires occupés ont commencé. Une conséquence de ce régime illégal a été une énorme perte de biens culturels : les bibliothèques privées et les collections d'art ont été volées ou ont dû être vendues par les propriétaires juifs sous la pression de la persécution. La Suisse, L'Angleterre et les États-Unis étaient des centres commerciaux importants pour de telles ventes.

Comment gère-t-on aujourd'hui cet héritage ? Avec la convention de Washington de 1998 et la déclaration de Theresienstadt de 2009, les États signataires – dont la Suisse – se sont engagés à concilier « des solutions justes et équitables » entre les descendants admissibles et les collectionneurs, musées ou autres institutions qui sont aujourd'hui en possession de tels biens culturels. Des pays comme L'Allemagne, la France, la Grande-Bretagne et l'Autriche ont mis en place un organe indépendant chargé de cette tâche. Cependant, en Suisse, une telle instance fait défaut à ce jour.

Le déménagement de la collection Bührle en prêt au Kunsthaus Zürich a mis le thème en évidence. Les anciens de la Commission Bergier, qui avait enquêté entre 1996 et 2002 sur l'implication de la Suisse dans le nazisme, ont demandé un examen indépendant des origines de ces tableaux et la création d'un organe chargé de traiter les questions de restitution. Ces exigences ne sont en aucun cas nouvelles ou originales. Pendant longtemps, cependant, la clarification des droits de propriété avait été laissée à des particuliers. En règle générale, leurs avocats ont fait valoir que les biens dits de fuite, lorsqu'ils ont été vendus dans un pays neutre, ne sont pas soumis à restitution. Cette interprétation plus étroite n'est plus soutenue depuis 2016 par l'Office fédéral de la culture.



Si les lois nazies de l'époque sont aujourd'hui considérées comme injustes, il faut décider rétroactivement en faveur de la justice matérielle en cas de pertes liées à la persécution. Pour la Suisse, membre de *L'International Holocaust Remembrance Alliance*, il s'agit également d'un risque de réputation. Voici quelques réflexions sur une voie vers l'avenir.

Premièrement, selon les accords signés, il faut parler de « perte de biens culturels ». Ainsi, « biens d'évasion », « biens de proie » et d'autres catégories spéciales sont regroupés sous un terme commun, internationalement reconnu. Une considération isolée et particulière n'est pas utile en ce qui concerne la pratique confiscatoire, puisque la Suisse était interdépendante au niveau transnational.

Deuxièmement, un organe permanent et indépendant sera créé au niveau fédéral pour traiter des cas de restitution. L'accord de Washington est *soft law*, ses recommandations sont largement informelles. Il s'agit d'établir, au cas par cas, un équilibre entre les aspects éthiques, moraux et juridiques, à la hauteur de l'idée d'équité.

Troisièmement, il s'agit d'une volonté de transparence et d'une bonne gouvernance et de bonnes pratiques dans les institutions de droit public. Pour que les éventuelles restitutions ne soient pas perçues comme une perte par la population, un travail important de sensibilisation est nécessaire.

Quatrièmement, en cas de suspicion de privation de biens liée à la persécution, l'accès des experts aux collections privées, au commerce d'art privé et aux entrepôts douaniers doit également être garanti.

Cinquièmement, il conviendrait de prévoir la création d'une fondation à but non lucratif par laquelle les restitutions pourraient être traitées. Les propriétaires de bonne foi qui n'ont pas de comportement criminel direct pourraient être indemnisés pour la perte en imputant partiellement la perte de valeur sur leurs impôts.

Sixièmement, un Fonds doit être créé afin que les institutions publiques en aval puissent présenter aux héritiers, tant du côté des auteurs que des victimes, une offre d'achat ou de rachat de biens culturels confisqués.

Septièmement, un tel organe indépendant pourrait également être envisagé pour les pertes de biens culturels résultant d'autres liens illégitimes, notamment dans le contexte du colonialisme européen ou des pays autrefois communistes. Mais ces liens illégitimes devraient être nécessairement traités par des commissions séparées, afin qu'il n'y ait pas de fausse concurrence entre les groupes de victimes et qu'il n'y ait pas de problème de représentation. Ce n'est qu'ainsi que les personnes concernées deviennent des parties prenantes qui participent à la responsabilité.

Jacques Picard, 69 ans, est professeur émérite d'histoire générale et juive et des cultures dans la modernité à L'Université de Bâle. Il a été membre de la Commission Bergier (Commission d'experts indépendante Suisse – Seconde Guerre mondiale) et est président de la fondation d'histoire contemporaine juive à L'EPF de Zurich.

Merci à P.A. R. de m'avoir transmis cet article et de m'avoir autorisé à le publier

30 MARS 2022

Bnei Brak, Daniel Pearl, le policier courageux, les réfugiés ukrainiens et la haine d'Israël et des Juifs

Bernard-Henri LEVY



Bnei Brak est non seulement une ville où les Juifs de l'étude sont nombreux mais aussi la ville de Rabbi Aqiba, du Livre de Josué et de **Daniel Pearl**.*

Un véhicule renversé sur les lieux d'une fusillade le 29 mars 2022 à Bnei Brak, à 7 km à l'est de Tel Aviv. Au moins cinq personnes ont été tuées.

Le plus choquant dans cette tuerie de Bnei Brak, mardi soir ? Cinq innocents exécutés, comme à Toulouse, en pleine rue ? Les célébrations de joie à Jérusalem Est ? Le silence assourdissant de trop de politiques en France et, à l'heure où j'écris, de très larges

secteurs de la communauté internationale où l'on préfère détourner le regard ? La haine d'Israël, et l'antisémitisme, toujours vivaces, y compris chez certains commentateurs, alors que nul n'ignore qu'ils sont le nouveau visage de l'antisémitisme ? Tout cela, oui. Hélas, tout cela.

Mais, en même temps ce policier, Arabe Israélien de 30 ans, **Amir Hourri**, qui s'est jeté sur le terroriste palestinien, Dia Hamarshah, pour tenter de le neutraliser et de sauver ceux qui pouvaient l'être. Il en est mort. Comme Arnaud Beltrame en France. Comme d'autres, animés du même courage et du même dévouement. C'est un héros. Et, songeant aussi que deux des victimes du forcené étaient ukrainiennes, songeant qu'elles étaient venues chercher, à Bnei Brak, avant la guerre déclenchée par Poutine, un refuge contre la furie de la nouvelle Russie impériale, je ne peux pas ne pas repenser à cette belle formule du philosophe tchèque Jan Patočka : « solidarité des ébranlés ».

Et puis un mot encore. Bnei Brak, pour moi, c'est aussi l'une des villes, près de Tel Aviv, où les Juifs de l'étude sont en très grand nombre. C'est la ville de Rabbi Aqiba. C'est la ville du Livre de Josué. Mais c'est aussi la ville de Daniel Pearl, ce Juif profane, laïque, journaliste du Wall Street Journal et décapité, en 2002, par un commando d'Al Qaida. Il fut le premier de la série sanglante. Il donna, à son corps défendant, le coup d'envoi de ces vingt ans de carnage. « Mon père, est juif, ma mère est juive, je suis juif, furent ses derniers mots avant que le djihadiste ne l'égorge ». Puis, étrangement, de lui-même, sans que les assassins, semble-t-il, l'y aient contraint : « dans la ville de Bnei Brak, il y a une rue baptisée au nom de mon arrière grand-père, qui fut l'un des fondateurs de la ville ».

Je pense aux Rabbis, bâtisseurs de villes et fondateurs de Bnei Brak. Je pense à Daniel Pearl et à sa souffrance. Je pense au policier courageux. Et je pleure les victimes.

Ndlr :

*Pour rappel : En 2002 Daniel Pearl a été pris en orage par le groupe Al-Qaïïda à Karachi. Il est torturé, éborgné puis décapité. En octobre 2002 (No 8), la rédaction de L'Estuaire a lancé un appel : Où est Daniel Pearl ?

En 2003, très courageusement, Bernard-Henri Lévy partira sur les traces de Daniel Pearl. Après près d'un an d'investigations, il écrira : « Qui a tué Daniel Pearl ? »

Récits de voyageurs en Palestine au XIXe siècle

Une anthologie qui permet de comprendre la vie des Juifs bien avant le sionisme.

Le tournant du XIXe siècle

Le XIXe siècle fut un tournant dans l'évolution de la communauté d'Israël dans cette région comme le montrent de nombreux travaux de recherches sur la réalité de la Palestine d'alors. C'est par le biais de voyageurs européens de l'époque qu'Hervé David Nahum a choisi de regarder cette réalité. Ce médecin, grand bibliophile, a recueilli de nombreux récits et les a réunis dans un livre passionnant : *Israël en Palestine*. Le fait que ces récits sont présentés sans aucun commentaire de l'auteur ajoute à l'originalité et à la force de cet ouvrage. Simples touristes, pèlerins, journalistes, pasteurs, écrivains ou consuls, que racontent ces voyageurs ?

Ils décrivent une Palestine très pauvre, peu peuplée et quasiment dépourvue d'activité économique, où la communauté d'Israël est vivante bien que peu nombreuse et très pauvre. Dans les régions proches comme la Syrie, l'Irak, l'Égypte, les Juifs en plus grand nombre sont alors partie prenante d'une économie souvent florissante. Après le passage de Napoléon Bonaparte, cette région s'était progressivement réveillée. Au contact des Occidentaux, les mœurs avaient évolué chez les Turcs et les Juifs ont pu revenir en Palestine.

Quatre grandes communautés

Ces voyageurs rencontraient les Juifs soit en logeant chez eux, soit au gré de rencontres fortuites. Certains essayaient de les convertir, essentiellement au protestantisme. Il existait alors quatre grandes communautés juives : Jérusalem bien sûr, mais aussi Hébron, Safed et Tibériade. Sans compter de nombreuses petites villes de la côte et de l'intérieur où vivaient des Juifs souvent misérables voire indigents, dans l'espérance du retour de jours meilleurs ou même de la venue du Messie. L'action des Juifs convertis au protestantisme par les Anglais, les Prussiens ou autres ne fut pas négligeable mais les efforts pour répandre cette nouvelle foi furent plutôt un échec.

On peut aussi discerner dans ces récits de voyageurs les conflits naissants entre les grandes puissances et l'influence des événements internationaux sur la vie de ces gens. L'auteur de cette anthologie a choisi de les classer par ville et par ordre chronologique. On passe ainsi d'un lyrisme enchanteur à une critique acerbe ou même à la froide statistique, ce qui donne à la lecture de ce livre un tour parfois surprenant, choquant ou émouvant. Bien avant la création du mouvement sioniste, ce retour à la terre était une réalité pour certains mais il fut rendu très difficile par de nombreux facteurs : agriculture balbutiante faute de moyens, marais, bandes de pillards. Sir Moses Montefiore en Angleterre, la famille Rothschild en France ont beaucoup œuvré au développement de la communauté locale par la création d'écoles, d'hôpitaux, de fermes, parfois contre les autorités juives religieuses locales dont le but était souvent de conserver leurs ouailles en l'état.

On devine ainsi au fil des pages et des témoignages la vie de cette communauté d'Israël, haïe par les chrétiens et les musulmans, objet d'extorsions par le pouvoir central turc aussi bien que par les autorités locales, légitimes ou illégitimes. Et malgré cela, à la renaissance d'une terre longtemps abandonnée.



3 avril 2022
Site : Temps et Contretemps

ISRAËL DOIT TERRORISER LES TERRORISTES

Onze morts israéliens en une semaine, il s'agit d'un bilan jamais égalé depuis plusieurs années, depuis les fameuses intifada. Le pays ne peut pas se payer le luxe de voir disparaître ses citoyens. Il est un fait cependant qu'Israël a perdu sa capacité de dissuasion et que l'éventualité de la mort n'ébranle pas la volonté d'agir des terroristes. Ils sont de plus en plus audacieux, voire inconscients, puisqu'ils agissent au grand jour, dans les rues des grandes villes, sans même chercher à se masquer. Ils savent qu'ils vont au trépas mais leur esprit est tellement intoxiqué par la propagande islamiste qu'ils semblent avoir volontairement choisi leur fin au bout du chemin.



Tuer avec un couteau est un acte imparable et imprévisible qui ne peut pas être détecté ni être empêché temps. Mais assassiner avec un fusil de guerre est une action qui exige beaucoup de complicité et de volonté destructrice. Il est impossible de mettre un policier derrière chaque Arabe qui circule en Israël, d'autant plus que souvent rien ne les distingue de Juifs. La dissuasion israélienne ne fonctionne plus et la peur de la mort n'a plus d'effet sur les tueurs. La peur va se répandre dans les villes et les mères vont trembler pour leurs enfants à la merci d'un

fou. Les journalistes n'ont pas de solutions à proposer. Ce n'est pas leur rôle. Mais le gouvernement a été élu pour prendre soin de ses citoyens. Il faut à présent sortir du laxisme qui perdure depuis longtemps. Les citoyens arabes ne sont pas coupables et certains comme Amir Khoury, hier (photo), ont donné leur vie pour défendre les citoyens. En fait, il faut utiliser des moyens exceptionnels pour supprimer la mauvaise graine avant qu'elle ne diffuse sa haine.

Israël doit terroriser les terroristes pour réimplanter la peur de la police. Il faut isoler ville par ville, quartier par quartier, maison par maison, pour récupérer les milliers d'armes que la pègre et les islamistes ont introduit en Israël ; de nombreuses proviennent d'ailleurs souvent des arsenaux de Tsahal. C'est le seul moyen de recréer la dissuasion et de restaurer la confiance auprès de la population. Bnei-Brak est le quartier le plus populaire, habité par des orthodoxes mais volontairement traversé par des laïcs qui y font leurs emplettes à bon marché. De même pour le centre commercial de Beersheva qui était un lieu de passage. Les terroristes avaient visé juste. Ils voulaient désorganiser la vie quotidienne des Israéliens.

Il n'est pas question de politique dans les mesures à prendre, pas de sens géographique, de droite ou de gauche. Il faut que quelqu'un montre aux terroristes qu'ils n'auront jamais le dernier mot. Il faut d'abord une volonté politique et ensuite il faut donner les moyens immédiats à la police, aidée s'il le faut par les commandos de l'armée. La population arabe a intérêt à collaborer avec les instances gouvernementales car elle est la première victime d'un terrorisme aveugle. Israël est le refuge des Juifs mais ils n'ont pas vocation à être abattus comme de vulgaires animaux de chasse

À Bnei Brak, Avishai Yehezkel, 29 ans, Yaakov Shalom, 36 ans, père de cinq enfants, et le policier Amir Khoury, ainsi que deux ouvriers ukrainiens sont tombés sous les balles du terroriste. L'agresseur, habitant du village cisjordanien de Ya'bad, a été abattu par les forces de police. Le policier Amir Khoury, arabe de Nof Hagalil a été un héros face au F16 du tueur, prouvant que les terroristes ne font pas de sélection humaine. C'est pourquoi nous devons réagir avec intelligence avec la population arabe.

Nous attendons les mesures prises par le gouvernement et surtout la décision des leaders arabes de participer à la chasse aux fauteurs de troubles, des criminels de la pire espèce.

CAUSEUR
Surtout si vous n'êtes pas d'accord

21 février 2022

Frédéric Pajak L'art de la mélancolie



Un livre de Pajak est toujours une plongée dans un monde vertigineux. Celui des souvenirs, des tourments et de la grande littérature. *J'irai dans les sentiers*, qui nous mène sur les traces de Lautréamont, Rimbaud et Germain Nouveau n'échappe pas à la règle.

Frédéric Pajak, né le 10 décembre 1955 à Suresnes, est un dessinateur, écrivain et éditeur français et suisse.

L'Europe est peuplée de fantômes. Comme le sont la littérature, nos rues et nos musées, nos salles de bistrot. C'est le continent des âmes vagabondes et des regards tendus vers le passé.

« *J'aime le passé*, dit le personnage de *La Ronde*, le film de Max Ophüls tourné dans une Vienne de carton-pâte, *c'est tellement plus reposant que le présent et plus rassurant que l'avenir*.

»

Cependant, le passé n'est pas forcément un refuge confortable. Lorsque les souvenirs s'animent et que la mémoire travaille, il devient un vaste champ labouré en tous sens dans lequel il est difficile de trouver son chemin. C'est pourquoi Frédéric Pajak trace le sien. Se retournant sur lui-même, son imaginaire hanté par les lettres et les beaux-arts, il invente les routes et les sentiers qui relient Paris à Turin, Trieste à Lausanne, Berlin à Lisbonne, Milan à Bruxelles... et rencontre Friedrich Nietzsche, Cesare Pavese, James Joyce, Arthur Schopenhauer, Walter Benjamin, et.



LAUTREAMONT

Le départ des Juifs des pays arabes, 1948-1967. Autour de l'exposition de l'IMA.

12 JANVIER 2022

DENIS CHARBIT

« Juifs d'Orient. Une histoire plurimillénaire », l'exposition qui se tient à l'IMA jusqu'au 13 mars suscite la polémique, venue notamment d'une partie du monde intellectuel arabe. Mais évoquer à la fois cette exposition et cette polémique, comme le fait cette semaine pour K. Denis Charbit, revient à réexaminer le nœud de la question : les conflits d'interprétations concernant la disparition quasi-totale, en vingt ans, des Juifs installés pendant des siècles sur la vaste région qui s'étend du Maghreb au Machrek.

xhume les traces d'une civilisation, disparue et vivante à la fois : disparue parce que leurs héritiers ont vécu une sécularisation totale ou partielle qui introduit entre eux et leurs ancêtres une discontinuité, et qu'à ce saut dans le temps s'est ajouté un saut dans l'espace,



puisqu'ils ne vivent plus là où ont vécu leurs aïeux. Civilisation vivante toutefois, car malgré ces transformations, demeure un collectif qui s'en réclame et la prolonge.

L'Institut du Monde Arabe (IMA) à Paris ayant emprunté six œuvres à des institutions israéliennes, des intellectuels arabes ont condamné ce qu'ils perçoivent comme le dangereux symptôme d'une « normalisation » de l'État d'Israël, dont on ne sait pas trop, ambiguïté oblige, si c'est l'existence d'Israël qui est inadmissible, à leurs yeux, ou seulement la domination israélienne sur la Cisjordanie. La solidarité avec la cause palestinienne, telle que les signataires l'entendent, exige de bannir toute coopération avec cet État, voire avec des Israéliens, puisque la chanteuse Neta Elkayam, invitée à donner un récital à l'IMA, fut également l'objet d'un boycott. En attirant l'attention sur la présence de quelques pièces en provenance d'Israël, les signataires ont privilégié la partie sur le tout, passant volontairement ou involontairement à côté de l'objectif

de l'exposition : faire connaître l'existence d'une civilisation juive en terre arabo-musulmane qui a duré plus de 1500 ans. À l'heure où les « identités » ont tendance à s'exclure, il est utile de montrer qu'il n'en fut pas toujours ainsi dans l'histoire : deux religions ont coexisté ; ou, plus exactement, une religion dominante et majoritaire a toléré, à ses côtés, l'épanouissement d'une religion minoritaire et dominée. N'y voyons là aucun appel à rétablir le *statu quo ante* ou à reconstituer un modèle politique qui avait cours autrefois – l'empire et le dhimmi. À un moment de l'histoire où les religions nous apparaissent, non comme des îlots de tolérance, mais comme des repaires du fanatisme, il est instructif, nous semble-t-il, que le public français, et particulièrement celui de confession et de culture juive et musulmane, apprenne qu'il a pu en être autrement.

« Noces juives au Maroc », Eugène Delacroix, 1839.

C'est pourquoi les intellectuels arabes auraient été bien inspirés de reconnaître que cette culture judéo-arabe constitue une part

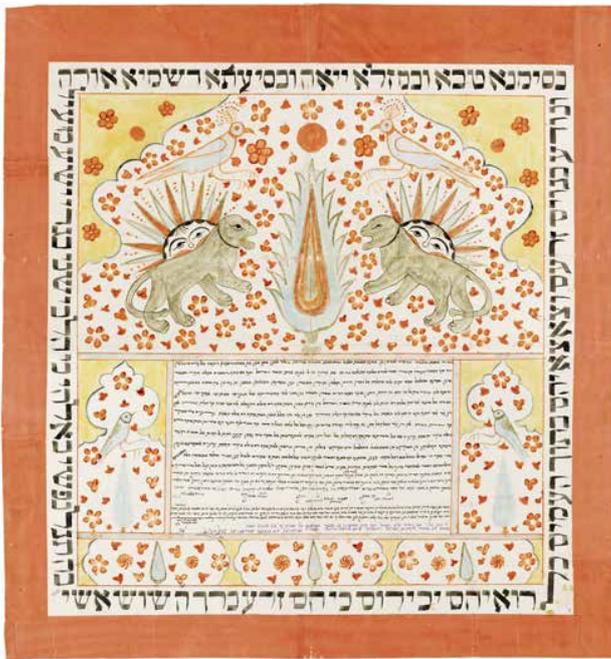


intégrante du monde arabe, y compris dans sa dimension israélienne, quitte à réitérer leur boycott de l'État d'Israël. Ils ne se seraient pas heurtés au soupçon de vouloir se réapproprier cette culture juive pour la diluer dans la culture arabe. Ce n'est que lorsque les identités se sont conçues comme des entités closes, inaltérées et inaltérables, qu'une inspiration commune peut passer pour de la réappropriation. Voilà la misère de notre époque qui célèbre le métissage sans vouloir l'assumer.

L'exposition conçue et réalisée par l'IMA assume plusieurs moments incontournables de l'histoire de cette civilisation. Le premier rappelle que, nonobstant des conversions effectuées du temps où le judaïsme était encore prosélyte, ces communautés étaient originaires de Judée. Le second moment montre que ces communautés dispersées à travers le Maghreb et le Machrek se sont parfaitement adaptées et acclimatées à leur nouvel environnement, lui empruntant traditions, langue et mode de vie, sans pourtant s'y fondre com-

plètement. De ce passé ancien et de cet espace d'antan a subsisté une trame d'événements, de lieux et une mémoire consignés dans la Bible et le Talmud auxquelles ce judaïsme en terre d'Islam a continué de se référer et

Suite page 9



de commenter. Puis, épisode conclusif de cette longue histoire, à l'ère des décolonisations, ces communautés qui avaient édifié avec leur environnement arabe des richesses spirituelles, scientifiques et artistiques partagées dans la longue durée, ont disparu en un rien de temps: à peine deux décennies. L'exposition documente le point de bascule à partir duquel 800.000 personnes environ ont quitté leur terre natale, de gré ou de force. Enfin, elle montre qu'après ce départ en masse, un petit nombre de communautés juives allait perdurer, notamment au Maroc et à Djerba. Les Juifs d'Orient sont partis, mais la coexistence entre Juifs et Arabes persiste, en France, et surtout en Israël où sont parvenus les deux tiers d'entre eux. Ces derniers n'ont pas quitté l'Orient pour l'Occident, mais pour un autre lieu d'Orient, non moins illustre, sur lequel s'est établi l'État d'Israël. Si l'exposition n'avait pas vocation à s'attarder sur ce nouveau chapitre, elle l'évoque néanmoins, sans détour ni euphémisme. Cette évocation est autrement plus significative que l'emprunt à Israël de quelques œuvres par l'IMA.

Contrat de mariage entre Manasseh (fils de Meir) et Tavas (fille d'Isaac), Ispahan (Iran), 1890, Jérusalem, Israel Museum [1].

C'est là qu'on touche à un paradoxe : alors que l'exposition n'a pas suscité de débat parmi les intellectuels arabes concernant cette culture

judéo-arabe vieille de plus d'un millénaire, voilà que le départ en masse des Juifs d'Orient, qui n'était pourtant pas le cœur de l'exposition, a stimulé la réflexion d'Elias Khoury, l'un des signataires de la pétition initiale. Dans un article publié en arabe et en anglais dans le quotidien *Al Quds-Al Arabi* qui paraît à Londres, il aborde de front la question sensible du départ des Juifs d'Orient. On y reviendra.

Que s'est-il donc passé entre 1948 et 1967 et comment qualifier cet exode ? Un chiffre est éloquent : dans cette vaste région qui s'étend du Maghreb au Machrek, alors que vivaient-là près d'un million de Juifs à la fin de la Seconde Guerre mondiale, il n'en reste plus aujourd'hui que trente mille. Malgré l'analogie de leur destinée, chacune de ces communautés qualifiées d'« orientales » a une histoire de sa disparition qui lui est propre.

À la différence de ceux qui étaient partis en Israël par idéal sioniste ou par motivation religieuse, la plupart des 800.000 juifs des pays arabes n'avaient guère prévu de quitter leur terre natale. Mais à l'ère des indépendances, ils ont pressenti que leurs droits et leurs libertés fondamentales seraient menacés s'ils persistaient et s'obstinaient à obéir à leur inclination première qui était de rester sur place.

Ce qui frappe immédiatement l'attention c'est la simultanéité des flux migratoires, formant une vague montante qui a déferlé tant sur les cinq communautés « orientales » d'Afrique du Nord (Maroc, Algérie, Tunisie, Lybie, Égypte) que sur les quatre autres du Moyen-Orient (Yémen, Irak, Syrie, Liban) – outre celles d'Iran et de Turquie, pays musulmans mais non-arabes. Ces communautés florissantes se sont toutes désintégrées sans qu'il n'y ait eu la moindre concertation entre les pays de la Ligue arabe, de Bagdad à Rabat et de Damas à Sanaa. Il importe de souligner que l'expulsion *manu militari* a été l'exception. C'est le régime de Nasser qui donna l'ordre de chasser les juifs détenteurs d'une nationalité française et britannique, puis de la nationalité égyptienne. Arrestations et intimidations s'étaient multipliées dès 1948, mais l'opération de Suez déclenchée par Israël en 1956 fut le coup de grâce. Des 40.000 juifs d'Égypte, il n'en restait plus que 4.000 en 1957, 2.500 en 1967, 250 en 1970. Leurs biens furent réquisitionnés par les autorités. Les cas de l'Irak et du Yémen méritent d'être réunis car il s'agissait pour les autorités respectives de se débarrasser de leurs juifs, soit de la quasi-totalité des 55.000 juifs yéménites, opération effectuée du mois de décembre 1948 au mois de septembre 1950, puis de la quasi-totalité des 125.000 juifs irakiens, de mai 1950 à avril 1951, avec le concours des autorités britanniques disposées à affréter les avions nécessaires pour les transférer vers Israël. Le départ des Juifs de Syrie et du Liban fut massif au moment de la guerre d'indépendance en 1948. Au Liban, il n'en resta qu'un petit nombre qui finit par s'étioler progressivement jusqu'au début de la guerre civile en 1975, tandis qu'en Syrie les 4.000 juifs qui restaient encore de cette antique communauté juive furent pris en otage jusqu'à ce que Hafez El Assad consentît à la fin de l'année 1993 à les laisser partir. En Afrique du Nord, outre le cas égyptien déjà évoqué, les communautés se sont dépeuplées par étape.



Des Juifs yéménites à bord d'un avion lors de l'opération Tapis Volant en 1949

(Suite cet article à la page 12)



Sommet du Neguev: une première historique

Yaïd Lapid

A partir de demain (dimanche), le ministre des Affaires étrangères, Yaïr Lapid, recevra à Sdé Boker, ses homologues des Etats-Unis, d’Egypte, des Emirats arabes unis, du Bahreïn et du Maroc.



Sder Boker

Le sujet central de cette rencontre historique, baptisée «Sommet du Neguev», devrait être la stratégie opérationnelle à adapter face à l’Iran. Pour la première fois, les Etats-Unis ne sont pas à l’initiative d’une rencontre entre Israël et des pays arabes. Ils ne seront là qu’en tant que participants.

Les ministres arabes devraient porter un discours assertif face à Antony Blinken: ils veulent insister sur le fait que l’Iran représente une grande menace et que la politique américaine à l’égard de ce danger est molle.

Blinken, quant à lui, a l’intention de parler des grands absents de ce sommet: les Palestiniens. Il viendra pour promouvoir la sempiternelle solution des deux Etats et se rendra, d’ailleurs, également à Ramallah pour y rencontrer Abou Mazen.

L’Autorité palestinienne n’a pas souhaité réagir fermement à la tenue de ce sommet, comme elle avait pu le faire lors des Accords d’Avraham, bien qu’elle y soit opposée. La modération de la position palestinienne tient au fait qu’elle veut conserver de bonnes relations avec l’administration américaine, qu’elle sait lui être plus favorable que la précédente. Elle se console aussi par la venue du Roi de Jordanie ce lundi à Ramallah, la Jordanie absente aussi de ce sommet.

En revanche, le Hamas et le Djihad islamique ont publié des condamnations très claires contre les pays arabes qui viendront demain à Sdé Boker.

Les Etats arabes présents à ce sommet ont un intérêt commun fondamental avec Israël: se protéger contre un Iran de plus en plus menaçant, surtout une fois que l’accord de Vienne sera signé. Ils devraient donc profiter de cette rencontre pour convenir avec Israël d’une stratégie applicable après cette signature. On parle, d’ores et déjà, de la mise en place d’un réseau au Moyen-Orient de détection et d’alerte en cas de lancement de missiles, de roquettes ou de drones iraniens.

Ndlr :

Pour mon amie M. , pour G. , M. et tant d'autres qui m'ont parlé avec tant de nostalgie du Maroc, de l'Égypte, de la Tunisie, du Yémen... Je mets ci-dessous la 3^e partie de l'article de Denis Charbit

Immigrants juifs marocains arrivant en Israël, 1954

*



Les chiffres sont incontestables, et d'ailleurs, jamais contestés. Ce qui l'est en revanche est l'interprétation du processus et la responsabilité de cette hémorragie. C'est l'échec du nationalisme arabe, clament les uns. Ce nationalisme inclusif fondé sur le critère de la langue prétendait transcender les appartenances confessionnelles, ce qui explique pourquoi chrétiens et juifs, eux aussi arabophones, eux aussi « autochtones », l'ont soutenu et animé avec ardeur. Mais ce fut le choix d'une minorité. D'autres qui avaient embrassé la langue et la culture française sous l'impulsion d'une formation scolaire accomplie dans les écoles de l'Alliance israélite universelle se trouvaient en porte-à-faux avec la langue et la nation arabe tandis que ceux qui penchaient vers le sionisme s'étaient identifiés à un autre nationalisme. D'aucuns, pour expliquer le départ en masse des juifs, accusent le séparatisme sioniste, quitte à maltraiter les faits. C'est lui qui aurait semé la discorde et brisé la fraternité judéo-arabe. À regarder l'histoire dans le détail et avec exactitude, ce n'est pas le sionisme en tant que tel qui a réveillé le soupçon des pays arabes envers

leurs juifs, mais la défaite de 1948. Celle-ci fut l'occasion de les accuser de former une « cinquième colonne ». Partaient-ils en Israël qu'on les tenait pour des victimes trompées et manipulées de la propagande sioniste. S'en allaient-ils en France qu'on les créditait d'avoir concrétisé leur libre arbitre. Il est indéniable qu'au moment où les pays arabes ont cherché à se débarrasser de leurs juifs, l'État d'Israël était là pour les récupérer. Israël accueille des Juifs par raison d'être autant que par raison d'État. Les deux principes ne sont pas incompatibles. En réalité, de 1948 à 1967, les Juifs d'Orient ne se sont pas prononcés pour Israël ou pour la diaspora. À l'instar des juifs d'Europe, ils étaient en quête d'un État de droit, où qu'il soit, qu'il ait pour nom Israël, la France, les États-Unis, ou tout autre État, pourvu qu'il protège leurs droits. Pourquoi ce « grand déracinement », pour reprendre le titre de l'ouvrage précurseur de Georges Bensoussan¹ est-il passé sous le boisseau, dans le monde arabe et partout ailleurs ? Plusieurs causes convergent pour alimenter ce grand silence. Il est vrai que les juifs des pays arabes, concernés directement par cette histoire, n'en ont pas fait cas eux-mêmes. C'est seulement depuis vingt ans que le phénomène est traité par l'historiographie et que des journées de la mémoire ont été fixées au calendrier des célébrations officielles grâce à la mobilisation d'associations qui parviennent à présent à faire entendre leurs doléances. Jusque là, les Juifs d'Afrique du Nord et du Machrek, déracinés, avaient admis que ce qu'ils avaient subi n'était pas du même ordre que la catastrophe qui avait principalement frappé le monde ashkénaze. Il y eut des émeutes, des pogroms, des massacres, d'Irak à Aden et du Caire à Oujda, mais huit cent mille déracinés ne font pas six millions d'exterminés. Un signe ne trompe pas : les juifs du Maghreb et du Machrek oscillent entre nostalgie et colère vis-à-vis de leur pays natal ; nulle trace de nostalgie chez les juifs polonais. Les Juifs avaient laissé derrière eux leur paysage d'enfance, leurs morts et leurs biens, mais ce n'est qu'une fois la Shoah étudiée, commémorée, inscrite dans la mémoire juive, que cette retenue sur leur sort spécifique pouvait cesser.

1961. Enfants juifs d'Afrique du Nord à l'extérieur du Service canadien d'assistance aux immigrants juifs. Source : Archives juives canadiennes Alex Dworkin. Collection Jewish Immigrant Aid Services.

De plus, quand bien même il y eut déracinement, l'intégration en France, en Amérique et au Canada a été ressentie, pour les juifs d'Afrique du Nord, non comme une vallée de larmes, mais comme une *success story*. La modernisation déjà en marche avant leur départ s'est transformée en mobilité sociale ascendante, notamment en France. Cette représentation positive du sort des juifs ne tient pas compte de ceux, moins nombreux, qui ne se sont jamais remis de cet arrachement ou ne se sont pas rétablis socialement. Ce déclassement fut particulièrement patent pour les Juifs du Maroc. Ces derniers se sont retrouvés dans un État volontariste et spartiate, qui les vouait à peupler des villes périphériques, les condamnant à une marginalisation sociale, dont les répercussions se font encore sentir aujourd'hui. Israël était un pays rude, les Marocains y souffraient d'un manque de considération, mais ce qu'ils perdaient en dignité était partiellement compensé par le sentiment d'être des citoyens à part entière. Ils se percevaient, non comme des réfugiés, mais comme des rapatriés. Ils étaient, en fait, l'un et l'autre. Des réfugiés, car du jour au lendemain, et sans espoir de retour, ils avaient quitté leurs foyers, y avaient tout laissé, n'emportant avec eux que le strict minimum. Il fallait recommencer de zéro, apprendre une langue, adopter de nouvelles mœurs, se familiariser avec de nouveaux paysages et une nouvelle société ; seulement voilà, la langue était l'hébreu, le pays était la terre d'Israël, et leurs concitoyens des frères en nation, du même peuple juif, quoi qu'on en dise.

Le récit officiel de l'État d'Israël incitait également à faire silence et à juger le dossier clos. Quand bien même il y avait eu déracinement, les juifs ne pouvaient être considérés comme des réfugiés puisqu'ils revenaient dans leur patrie. Mais, indépendamment de la vulgate sioniste, le départ des juifs arabes fut recadré comme un échange de population qui s'était produit à la même période et dans des proportions équivalentes : les Arabes ont quitté Israël pour les pays arabes voisins, les juifs ont quitté le monde arabe pour se regrouper dans l'État juif. Les comptes sont épurés. Israël pouvait ainsi justifier son opposition au retour des Palestiniens et s'abstenir de soutenir les réclamations à des compensations financières formulées par des associations de Juifs d'Orient en voie de constitution. Puisqu'en vertu d'une loi promulguée par la Knesset, l'État d'Israël s'était approprié légalement

Suite page 12

toute parcelle de terre dont les propriétaires étaient absents lors du recensement de 1949, il ne fallait pas que les Juifs d'Orient revendiquent ce que l'on refusait aux réfugiés palestiniens.

Le conflit israélo-arabe, dès lors qu'il est perçu comme un jeu à somme nulle, suppose ainsi la fabrication de mythes afin que chaque partie puisse faire porter toute la responsabilité du conflit sur l'adversaire et sur lui seulement : les Arabes de Palestine étaient partis volontairement pour combattre l'État d'Israël de l'extérieur ; les Juifs étaient des sionistes dont on devait se débarrasser, de sorte qu'il n'y ait de réfugiés que les Palestiniens. Cela fait plus de trente ans déjà que des historiens israéliens ont ébranlé le roman national en rétablissant la vérité historique, montrant qu'il y eut *aussi* expulsion et que ceux qui étaient partis l'avaient fait dans la panique et non pour rejoindre d'improbables armées arabes conquérantes. Cette vérité, relayée par des acteurs du monde intellectuel et de la culture, a pénétré la société israélienne. Mais cet effort n'a pas connu sa symétrie dans le monde arabe, bien qu'un premier pas ait été fait par Elias Khoury lorsqu'il admet que le départ des juifs d'Orient fut une épuration, à l'instar de la *Nakba* des Palestiniens. À la critique de l'État d'Israël, dont il reproduit les poncifs de la rhétorique officielle arabe, Khoury ajoute l'autocritique. Qu'il vise exclusivement les « régimes arabes » peut paraître insuffisant puisqu'il dispense de la sorte les sociétés arabes, qui demeurent largement acritiques et indifférentes à cette histoire. Pourtant, il s'agit d'une étape cruciale qui laisse espérer que son geste ouvre une brèche dans laquelle d'autres pourront s'engouffrer. C'est seulement à cette condition que l'on pourra voir la lumière dans un conflit qui se nourrit sciemment des obscurités et du déni. Le conflit israélo-arabe a un caractère circulaire qui, pour être rompu, doit l'être simultanément des deux côtés. Chacun des camps doit d'abord fouiller dans les poubelles de sa propre histoire. Ce travail est douloureux et exigeant, mais un avenir meilleur en dépend.



Pas d'Accord avec l'Iran Vaut Mieux qu'un Mauvais Accord



Ayant piteusement échoué à empêcher l'invasion de l'Ukraine, l'administration Biden ne craint apparemment pas de ternir plus encore sa réputation en signant un nouvel accord boiteux sur le nucléaire iranien. Photo : Le négociateur en chef du nucléaire iranien, Ali Bagheri Kani, face aux médias dans le Palais Coburg où ont lieu les négociations, à Vienne, le 27 décembre 2021

Ayant piteusement échoué à empêcher l'invasion de l'Ukraine, l'administration Biden ne craint apparemment pas de ternir plus encore sa réputation en apposant sa signature au bas d'un nouvel accord boiteux sur le nucléaire iranien.

Les négociations qui ont lieu à Vienne pour relancer le Joint Comprehensive Plan of Action (Plan d'action global conjoint, JCPOA) - initialement conclu en 2015 pour limiter les tentatives de l'Iran de se doter de l'arme nucléaire -, semblent sur le point d'aboutir.

Négociateurs iraniens et occidentaux ont en effet indiqué, d'un commun accord, qu'un texte était sur le point d'être conclu. La seule pierre d'achoppement a été la demande de dernière minute de la Russie que ses relations commerciales avec Téhéran soient exclues des sanctions qui la pénalisent actuellement.

THE TIMES OF ISRAËL

3 janvier 2022

Des expositions « immersives » de haute technologie sur Van Gogh font le tour du monde 120 ans après qu'un collectionneur d'art juif a contribué à la célébrité du génie néerlandais



NEW YORK – Dans la galerie finale de « Van Gogh : The Immersive Experience », les chefs-d'œuvre du peintre prennent vie grâce à des animations tourbillonnantes projetées partout. Même les chaises longues sont recouvertes de « Tournesols » et d'autres éléments caractéristiques de Van Gogh.

Le processus de commercialisation de van Gogh a commencé il y a 120 ans, lorsque le collectionneur d'art juif allemand Paul Cassirer a organisé la première exposition des œuvres du peintre néerlandais à Berlin. Après cette exposition, l'héritage de van Gogh – et l'art moderne en général – s'est mêlé à la trajectoire des Juifs européens, selon l'historien Charles Dellheim.

Dans une interview accordée au *Times of Israel*, Dellheim a évoqué les qualités de « preneur de risques » de Cassirer et d'autres Juifs qui ont aidé Van Gogh à atteindre la gloire posthume. Plus d'un siècle plus tard, les tableaux de Van Gogh ayant appartenu à des Juifs font toujours la une des journaux après avoir été pillés par l'Allemagne nazie.

« L'art de Van Gogh, en particulier son histoire posthume, recoupe l'histoire des Juifs modernes en Europe et en Amérique », a déclaré M. Dellheim, dont le nouveau livre, *Belonging and Betrayal : How Jews Made the Art World Modern*, a été publié le 21 septembre.

Avant la popularisation d'artistes tels que Cézanne, Monet et Picasso, l'art consistait à élever la religion. Les Juifs qui poussaient l'art « moderne » s'inséraient dans un nouveau domaine et colportaient ce que certains appelaient un art irréligieux ou « dégénéré ».

Parmi les peintres modernistes adorés par les collectionneurs juifs, Van Gogh figure en bonne place. Dans les vingt ans qui ont suivi la mort de l'artiste, une grande partie de ses peintures et dessins ont été achetés par des collectionneurs juifs, a déclaré M. Dellheim, professeur de longue date à l'université de Boston.



« Avec les post-impressionnistes comme Van Gogh, les Juifs commençaient à se faire connaître en tant qu'historiens, critiques, marchands, connaisseurs et peintres aussi », écrit Dellheim.

Né en 1853 dans une famille de pasteurs, Van Gogh s'est essayé à plusieurs professions avant de trouver sa vocation. Van Gogh a parfois dessiné ou peint des sites – et des personnes – juifs qu'il rencontrait à La Haye et à Amsterdam. Mais dans le montage final de « Van Gogh : The Immersive Experience », c'est l'amour de l'artiste pour la campagne qui brille le plus.

Les arbres sombres et sinueux de « La nuit étoilée » se balancent dans le vent, tandis que les fermiers et leurs charrues flottent dans les champs de blé.

D'en haut, les yeux des autoportraits de Van Gogh contemplent les scènes pastorales désormais iconiques qu'il a peintes en France et aux Pays-Bas.

Peu de temps après avoir peint certaines de ses scènes de nature les plus célèbres – notamment « Racines d'arbre » et « Champ de blé avec corbeaux » – Van Gogh est mort d'une blessure par balle qu'il s'était infligée. Il avait 37 ans.

Vol à caractère raciste

Né dans une famille juive allemande aisée, Paul Cassirer était « très en avance sur son temps » en matière d'art, a déclaré M. Dellheim. « C'était un preneur de risques intellectuels et artistiques prêt à faire le pari de l'art nouveau », a déclaré Dellheim. « Il mettait beaucoup de foi dans son propre regard ».

Par exemple, Cassirer a été le premier à montrer les impressionnistes français en Allemagne, notamment Manet et Gauguin.

Pendant des années, Cassirer a imploré Johanna Van Gogh – la veuve de Theo, le frère et parrain de Vincent – de lui permettre de montrer des tableaux de Van Gogh. Une percée a eu lieu en 1901, lorsque Cassirer a pu montrer cinq des œuvres de Van Gogh dans le cadre d'une exposition annuelle d'artistes modernistes de la « Sécession berlinoise ».

Selon Dellheim, le succès de Cassirer est dû au fait qu'il a cultivé « un cercle de collectionneurs éclairés et progressistes » à qui il a pu vendre les tableaux de Van Gogh. [Suite de cet article sur *The Time of Israël*]



La TV palestinienne évoque l'éthique de Tsahal à Gaza



Dans cette vidéo, une source officielle de l'Autorité palestinienne confirme la politique israélienne d'avertir les civils palestiniens d'évacuer les bâtiments qui abritent des terroristes et des infrastructures terroristes dans la bande de Gaza contrôlée par le Hamas, avant qu'ils ne soient détruits.

Eviter les dégâts collatéraux, épargner les civils. L'éthique militaire de Tsahal est régulièrement remise en cause par ses détracteurs. C'est pourtant une pratique israélienne de longue date, même si elle permet aux terroristes de s'échapper. Maintenant, une source officielle de l'Autorité palestinienne le confirme également.

Un journaliste de l'AP TV raconte ce dont il a été témoin à Gaza :

Journaliste officiel de PA TV: «Lorsqu'ils ont été informés que cette tour allait être attaquée. Le site a été complètement évacué. Le pâté de maisons, la rue, les bâtiments civils et les bâtiments résidentiels de la zone – complètement – y compris les enfants et les femmes, et nous l'avons vu. Le garde qui travaille dans cette tour a été averti par un appel téléphonique de l'Agence de sécurité israélienne. Ils lui ont dit mot pour mot : « Évacuez la tour et dites-leur que cette tour sera attaquée. Elle sera attaquée à tout moment. Après cette conversation, cette tour a été attaquée environ deux heures plus tard.

En outre, Israel TV Kan11 a mis la main sur une vidéo du garde lors de sa véritable conversation avec les services de sécurité israéliens. Dans la conversation, on l'entend répéter les instructions qu'il a reçues d'Israël:

«De combien, de combien de temps avez-vous besoin? Au moins deux ou trois heures? Personne ne devrait entrer? En d'autres termes, [devrais-je] aller à la tour, aller à la tour et ne laisser personne entrer?»

[Compte Twitter du journaliste de la télévision israélienne Kan11, Nurit Yohanan, 11 mai 2021]

SOURCE: Palestinian Media Watch



13 avril 2022

Le nouveau plan directeur de Tel Aviv prévoit une ville de gratte-ciel

La nouvelle mouture du plan recommande de construire autour des lignes de chemin de fer et de métro, avec des dizaines de nouvelles tours de 20 à 80 étages de haut



Vue générale du centre de Tel Aviv, Israël, le jeudi 2 décembre 2021. (Crédit : AP/Oded Balilty)

Ces dernières semaines, Tel Aviv a mis son plan directeur à jour dans la perspective d'une croissance démographique soutenue, estimée à un demi-million d'habitants dans sa fourchette haute, d'ici 2025.

Le plan propose de densifier le paysage urbain en construisant des dizaines de nouveaux gratteciel de 20 à 80 étages de haut dont la construction est recommandée au niveau des corridors desservis par les lignes de chemin de fer et de métro.

Dans la zone de l'aéroport Sde Dov, aujourd'hui fermé, il est prévu de construire près de 13 000 logements dans des immeubles de grande hauteur.

Le plan envisage également la construction de bâtiments de 40 étages autour de la nouvelle gare routière centrale, là où le précédent plan directeur se limitait à 25 étages.

Le plan va plus loin que les précédentes moutures en matière de développement de l'environnement urbain à Tel Aviv, proposant de créer davantage de logements dans les limites de la ville.

Mais rien n'assure que cela sera suffisant pour répondre à la demande de logements à Tel Aviv, ni même si cela sera conforme au Plan-cadre national d'Israël pour développer les villes et répondre aux besoins en matière de logement.

Tzvi Shoob et Eyal Olikier de Tzvi Shoob Law Offices, cabinet spécialisé dans le droit de la planification et de la construction, ont déclaré à Globes que le plan, dans sa version mise à jour, « n'allait pas assez loin pour faire face aux défis attendus à Tel Aviv dans l'avenir ».

La ville espère faire approuver le plan d'ici la fin 2023. Toutefois, le dernier processus de planification générale de la ville avait débuté en 2008 et n'avait été approuvé que huit ans plus tard. En outre, un tout nouveau plan directeur devrait être produit en 2026.

Par ailleurs, la ville a examiné son offre d'installations touristiques, dans le cadre d'un autre plan de développement dont l'ambition est de faire de Tel Aviv l'une des principales destinations touristiques urbaines au monde.

Enfin, les travaux du tramway, une infrastructure-clef sur laquelle reposent des éléments essentiels du plan, ont pris du retard et l'ouverture de la première ligne n'est pas envisagée avant le milieu de l'année prochaine.

Dix ans après les tueries de Toulouse, Macron et Herzog honorent les victimes

20 mars 2022

Après une rencontre à Paris, les chefs d'Etat se sont envolés pour Toulouse où ils ont rencontré enseignants et élèves présents dans l'école au moment de l'attaque

Le président français Emmanuel Macron écoute le président israélien Isaac Herzog alors qu'ils assistent au collège et au lycée Ohr Torah à Toulouse, dans le sud de la France, le 20 mars 2022, à une cérémonie de commémoration du dixième anniversaire des attentats perpétrés par Mohamed Merah qui ont tué sept personnes en 2012



Samuel Sandler, père et grand-père de victimes du djihadiste Mohamed Merah, évoque leurs souvenirs lors d'une cérémonie d'hommage à la Halle aux Grains de Toulouse, dans le sud de la France, le 20 mars 2022, pour commémorer le dixième anniversaire des attentats perpétrés par Mohamed Merah qui ont fait sept morts en 2012. Le président Isaac Herzog (R) et son homologue français Emmanuel Macron assistent à une cérémonie commémorative à l'école Ozar Hatorah de Toulouse, en France, pour marquer les 10 ans de l'attentat terroriste, le 20 mars 2022.

Le président français Emmanuel Macron, entouré de son épouse Brigitte Macron et du ministre français de l'Intérieur Gérard Darmanin, écoute le président israélien Isaac Herzog et le grand rabbin de France Haïm Korsia au collège et au lycée Ohr Torah à Toulouse, dans le sud de la France, le 20 mars 2022, dans le cadre d'une cérémonie commémorant le dixième anniversaire des attentats per-

pétrés par Mohamed Merah qui ont fait sept morts en 2012.

Dix ans après les attentats de Mohamed Merah qui ont fait sept morts, dont des enfants juifs, Emmanuel Macron et le président israélien, Isaac Herzog, ont rendu hommage, dimanche à Toulouse, aux victimes de « la barbarie »

Le président Isaac Herzog et son épouse Michal sont arrivés dimanche en début d'après-midi à Paris.

Lors d'une rencontre avec le président français Emmanuel Macron, Herzog aurait évoqué avec Macron les funérailles du défunt dirigeant haredi, le rabbin Chaim Kanievsky, qui se déroulaient à Bnei Brak simultanément à l'entretien entre les deux chefs d'Etat, selon un communiqué du bureau du président.

Après leur entretien à Paris, Macron et Herzog se sont envolés ensemble pour Toulouse afin de participer à une cérémonie marquant les 10 ans de l'attentat terroriste qui avait coûté la vie à Jonathan Sandler, Arié Sandler, Gabriel Sandler, and Myriam Monsonego.

« Nous sommes là ensemble pour ceux qui ont été frappés par la barbarie pour leur dire que nous les soutenons », a souligné le président français en clôturant une cérémonie émouvante, aux côtés de son homologue israélien et ses prédécesseurs, Nicolas Sarkozy et François Hollande.

Un communiqué du bureau d'Herzog a indiqué que lui et son homologue français Emmanuel Macron « ont déposé une gerbe au monument commémorant les victimes de l'attaque, se sont levés pour une minute de silence, puis ont rencontré des enseignants et des élèves qui étaient présents dans l'école au moment de l'attaque. »

« Les présidents ont entendu les familles évoquer leur lourde perte, les défis qui les ont accompagnées au cours de la dernière décennie et le renforcement de la communauté juive de Toulouse après la catastrophe, et ils les ont réconfortées », ajoute le communiqué.

En milieu d'après-midi, les deux présidents ont déposé une gerbe dans la cour de l'école Ohr Torah (anciennement école Otzar Hatorah), au pied de « l'Arbre de vie », un monument en hommage aux victimes.

Dimanche matin, avant l'arrivée de MM. Macron et Herzog, la cour de l'école s'est d'abord remplie d'anciens élèves, témoins de l'attaque, venus des quatre coins du monde pour une cérémonie poignante autour du rabbin et directeur de l'établissement, Yaacov Monsonego, dont la fille Myriam a péri sous les balles de Mohamed Merah.

Avant le discours des deux présidents, Samuel Sandler, père et grand-père de Jonathan, Gabriel et Arié, tués en mars 2012, a pris la parole devant quelque 200 personnes.

« Depuis ce carnage, je vis sous anesthésie, comme un fantôme. Leur absence me hante », a-t-il dit devant une assistance bouleversée, estimant que « la guerre » contre les siens, les juifs, « n'a jamais cessé ».



6 avril 2022



D'anciens bols, portant des sorts et des incantations en écriture hébraïque, ont été découverts dans la maison d'un habitant de Jérusalem

Des centaines d'objets rares datant de la période biblique ont été saisis chez un habitant de Jérusalem, soupçonné de commerce illégal d'antiquités. © Yoli Schwartz, Israel Antiquities Authority

A Jérusalem, des centaines d'objets datant de la période biblique ont été saisis par l'unité de prévention des vols de l'Autorité des antiquités et la police de Lev

D'anciens bols, portant des sorts et des incantations en écriture hébraïque, ont été découverts dans la maison d'un habitant de Jérusalem

Des objets rares et décorés en os et en ivoire datant de la période biblique, ainsi que des bols anciens datant de près de 1 500 ans, portant des sorts et des incantations en hébreu, ont été découverts au domicile d'un habitant du quartier de Ramat Shlomo à Jérusalem, soupçonné de commerce illégal d'antiquités. Ces bols d'incantation, qui remontent du VIIIe-IVe siècles de notre ère et proviennent d'anciens sites de la région de Mésopotamie, sont connus sous le nom de "bols à jurons" et étaient utilisés comme une sorte d'amulette dans l'Antiquité pour protéger les maisons. Les inscriptions magiques étaient écrites en langue babylonienne araméenne et étaient destinées à combattre les malédictions, les démons, les maladies et les ravageurs.

D'autres objets rares de la période biblique ont été découverts dans la maison du suspect, comme des centaines de pièces de monnaie et des objets en os et en ivoire décorés dans le style phénicien, avec des motifs égyptiens, qui comprenaient des scènes du monde animal, ainsi que des ornements géométriques. Dans l'un des objets apparaissent deux griffons - des lions ailés dont le visage est humain, se faisant face.

Des objets extrêmement rares

"Trouver des artefacts décorés en ivoire de cette période est extrêmement rare", explique l'Autorité des antiquités d'Israël dans un communiqué de presse. D'après l'enquête des autorités, les artefacts auraient été fouillés illégalement dans l'un des monticules bibliques du site antique de Samarie ou dans le nord d'Israël.

L'Autorité des antiquités d'Israël pense que le suspect a réparé les bols et les a restaurés afin de les mettre en vente. Outre les antiquités, divers produits chimiques ont été saisis dans sa maison, qui auraient été destinés à la restauration de la poterie, ainsi qu'au nettoyage des métaux anciens et des pièces de monnaie. "Les antiquités nous appartiennent à tous. Elles sont notre patrimoine", a déclaré Eli Eskosido, directeur de l'Autorité des Antiquités d'Israël. "Les marchands d'antiquités non autorisés encouragent les pillards à sortir et à détruire les sites antiques à la recherche de trouvailles à vendre sur le marché des antiquités. Au nom de la cupidité, ils pillent les sites antiques, retirant les trouvailles de leur contexte historique, obscurcissant ainsi des pans de l'histoire humaine".

le suspect, les inspecteurs de l'Autorité des antiquités sont remontés à une maison de vente aux enchères, où ils ont saisi d'autres artefacts anciens qui avaient été mis en vente par le suspect en violation de la loi.



Pauvre, obscur et révolté : Romain Kacew avant Romain Gary

La découverte d'une vingtaine de lettres inédites de Romain Gary à son ami Sigurd Norberg nous éclaire sur sa vie avant et pendant la Seconde Guerre mondiale.



Romain Gary aux côtés de sa femme Lesley

À la rentrée de septembre 1929, en classe de quatrième au lycée Masséna, à Nice, le jeune Roman Kacew (se prononce Katzcef), qui francise son prénom en Romain, se lie avec quatre condisciples dont il restera proche toute sa vie. Ses camarades se nomment Alexandre Kardo Sissoeff, René Agid, François Bondy et Sigurd Norberg, de deux ans le cadet de Romain. Alexandre est russe et champion de tennis. Gary lui empruntera ses exploits dans *La Promesse de l'aube*. René, fils d'Alexandre Agid, propriétaire de L'Hermitage, un palace où il accueille les altesses et les pachas, convie Romain pour le déjeuner du dimanche. François, venu de

Paris, est exilé à Nice en tant qu'interne au lycée Masséna par ses parents parce qu'il néglige ses études. Enfin, Sigurd est un jeune Suédois très bien élevé et serré de près par un père d'une sévérité extrême, qui s'indigne du relâchement de l'éducation française.

Tous seront reçus au baccalauréat de philosophie en 1933.

Très sérieux, mûr pour son âge, Romain Kacew s'était forgé plusieurs personnages pour ne pas souffrir de sa timidité, qui lui gâchait la vie. Elle était liée au fait qu'il se trouvait laid, qu'il était juif, pauvre et étranger. Invité chez les Agid, il était humilié de n'avoir pas d'autre veston que celui qu'il portait chaque jour pour aller au lycée. Pour faire chic, il avait trouvé une écharpe blanche.

Divorcée de son second mari Leib, qui a ensuite épousé une jeune femme nommée Frida, avec laquelle il a eu deux enfants Valentina et Pavel, Mina, la mère du futur écrivain, quitte Varsovie avec Romain et arrive à Nice depuis Vintimille.

Ils habitent une chambre sinistre, 15 rue Shakespeare, dans le quartier de la gare. Après avoir travaillé dans un entrepôt de meubles, Mina vend de la brocante au porte-à-porte dans les hôtels élégants. Puis elle obtient la gérance d'une pension de famille sise boulevard Carlone, qu'elle baptise Hôtel Pension Mermonts, dont la plupart des clients sont des Russes modestes, arrivés là selon les aléas de la Révolution.

Mina et Romain occupent chacun une chambre de l'hôtel, autant dire qu'ils n'ont pas de véritable foyer. François Bondy, qui a résidé quelques mois à la Pension Mermonts, décrit ainsi la mère de Romain, après avoir lu *La Promesse de l'aube*: «*Ce roman est la vérité même... Il ressuscite l'étonnante personnalité de ta mère qui n'avait nul besoin d'être transformée ou agrandie par l'imagination. Qui pouvait l'oublier, l'ayant connue?*»

François Bondy, que j'ai rencontré à Zurich peu de mois avant sa mort, me raconta que Mina était mythomane. «*Elle racontait des histoires dont je doutais beaucoup. Elle avait une personnalité théâtrale comme le théâtre n'en connaît pas. C'était une grande tragédienne dans la vie, mais pas au théâtre.*»



Merci à Christianee Cotti de m'avoir transmis cet article et de m'avoir autorisé à le publier

Les larmes de sève

C'était un dimanche.. En as-tu souvenance, petit ficus ?

François m'a tendu de transparence l'emballage du jardinier

- Pour toi !

et on a décidé de t'appeler Ficus. Je le sais. C n'est pas très original...

Tu étais si petit. Tu ressemblait à un bonsaï. Nous t'avons déposé sur une sellette

entrée la bibliothèque t le secrétaire, anglais

et tu as grandi

Témoin silencieux, tu as écouté les réflexions philosophiques, les débats et le choc des verres autour de la table longue de bois

et tu as grandi

Tu as vu, dans le tard de la nuit, François et moi, face à face, à disséquer un mot, le remplacer, le déplacer et reconstruire la phrase nouvelle. Lui pour mes poèmes et moi pour ses manuscrits. Tu as vu ton ami éployer les dossiers médicaux importants qu'il amenait du cabinet, qu'il consultait une fois de plus pour être dans la certitude du meilleur traitement pour son patient

et tu as grandi, Ficus, tu as grandi. A ton tour, tu as étendu ta ramure entre le secrétaire anglais et la bibliothèque.

Tu as assisté aux repas de fêtes, aux réunions d'amis, aux visites de la famille des Etats-Unis et aux séjours de des cousins d'Israël. Tu as entendu cette langue rude et chantante

et d'encore tu as grandi. François a fiché un tuteur dans le terreau de ton pot, un deuxième, un troisième, Ficus

Il a aimé à lire dans le grand fauteuil, près de toi. Complices tu ne lui a pas fait d'ombre et il a veillé à ne pas bousculer tes ramilles. Il l'a dit : il faut l'élaguer et, comme un maître figaro, il a taillé l'équilibre dans la masse, un styliste...

Dans la spirale du temps dernier

je me suis moins occupée de toi, beaucoup plus de lui. Alors tu as commencé à baisser la tête. Tu as perdu beaucoup de feuilles

trop

Je t'ai expliqué que ton ami François était juste dans un passage un peu difficile mais bien avant moi, as-tu compris ?

A chacun de mes retours de l'hôpital, j'ai tenté de t'expliquer... Mais expliquer quoi ?

Et puis

ton ami est parti vers le Grand Estuaire

je te l'ai dit

Lentement, ton fin sommet s'est encore plus affaissé. Ton tronc s'est voûté, il a ployé brisé de cette absence et tes feuilles ont jonché le sol. J'ai tendu des amarres accrochées à la fenêtre et à la bibliothèque mais

tu as basculé seul tu as basculé

Je t'ai redressé, tendu d'autres amarres

Nous avons discuté, Ficus, toi et moi. Je t'ai demandé conseil. Je t'ai dit que je comprenais qu'il te manquait comme toi, ô combien, mais qu'il fallait pour lui, pour son nom et pour qu'il encore dans ce qu'il a. Alors, ai-je rêvé ?

Est-ce la réalité, tu as hoché le sommet fin de ton arbre.

Et cette nuit-là, tu as chaviré

et tu as répandu beaucoup de terre sur le tapis

Je t'ai remis d'aplomb mais d'encore et d'encore tu as vacillé

- Ficus, je ne sais plus ce que je dois faire. Tu deviens un danger pour toi, pour moi et pour mes amis.

Mais j'ai su.

Je n'ai plus le choix.

Dans la nuit, j'ai mis les gants, pris les cisailles. Je me suis assise près de toi.

Et j'ai commencé à couper tes branches

une à une

J'ai pleuré des larmes de larme

et tu as pleuré des larmes de sève

J'ai ôté mes gants

- Pardon, Ficus, je suis tellement désolée

et sur tes feuilles, je pleuré des larmes de larme

et sur mes mains, tu as pleuré des larmes de sève